

ODEON
Direction Olivier Py THEATRE DE L'EUROPE

Mademoiselle Julie

d'August Strindberg / mise en scène Frédéric Fisbach



Mademoiselle Julie

d'August Strindberg / mise en scène Frédéric Fisbach

avec

Juliette Binoche

Nicolas Bouchaud

Bénédicte Cerutti

et le chœur

Soumette Ahmed, Alice Boyer,

Mathilde Dromard, Caroline Gay,

Jean-Stéphane Havert, Alexandra Hincapie,

Gauthier Lefèvre, Angel Liegent,

Jimmy Lemos, Giuseppe Molino,

Malala Ravaelojaona, Benoit Résillot,

Orianne Thirion

traduction

Terje Sinding

dramaturgie, assistant mise en scène

Benoit Résillot

scénographie, costumes & lumières

Laurent P. Berger

Création des costumes de

Juliette Binoche & Nicolas Bouchaud

Alber Elbaz pour Lanvin

collaboration artistique

Raphaëlle Delaunay

coiffure & maquillage

Sylvie Cailler

et l'équipe technique

de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Le décor a été réalisé dans les ateliers du

Festival d'Avignon

production Festival d'Avignon

coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe,

les Théâtres de la Ville de Luxembourg,

Théâtre Liberté de Toulon, Barbican London,

la Comédie de Reims Centre dramatique

national, CDDB – Théâtre de Lorient Centre

dramatique national, France Télévisions,

Compagnie Frédéric Fisbach

action financée par la Région Île-de-France,

avec le soutien de la Maison Lanvin, et le soutien

spécial de SPAC – Shizuoka Performing Arts

Center, avec le soutien de l'ADAMI

Représentations

Odéon-Théâtre de l'Europe,

Théâtre de l'Odéon 6^e

du 18 mai au 24 juin 2012

du mardi au samedi à 18h, le dimanche à 15h,

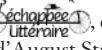
relâche le lundi et le vendredi 25 mai

Durée 1h50 (sans entracte)

créé le 8 juillet 2011

au Festival d'Avignon

photo de couverture © Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

La librairie du Théâtre, en partenariat avec la librairie  échoppe littéraire, est ouverte au niveau du grand foyer pendant les représentations. À lire *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg, traduit par Terje Sinding, Circé, «Théâtre», 2006.

Le Café de l'Odéon vous accueille avant et après le spectacle.

 Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont à votre disposition.

Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

L'espace d'accueil est fleuri par **Rosebud**.

Le personnel d'accueil est habillé par  agnès b.

Notes de reprise(s) : amoureux fou du théâtre

J'ai fait une parenthèse de trois ans avec le théâtre. J'ai fait un autre métier. J'ai rencontré, accompagné, produit des artistes venant de toutes les disciplines et de tous les pays du globe. Je me suis confronté à des enjeux très éloignés apparemment de ce qui fait la vie quotidienne d'un artiste metteur en scène.

La vocation se nourrit de ces temps d'éloignement apparent qui permettent de l'alimenter d'autres expériences.

J'ai voulu reprendre mon cheminement de théâtre avec *Mademoiselle Julie*, nourri par une passion intacte, un allant, que l'expérience ne rend que plus précieuse.

Le travail avec les acteurs, les répétitions, l'émergence de la parole, la construction d'un sens commun, la tension vers des instants « à couper le souffle », voilà ce que j'ai retrouvé avec une intensité folle. *Mademoiselle Julie* pour reprendre mon chemin dans le théâtre.

Une pièce pour rencontrer Juliette Binoche, Bénédicte Cerutti et Nicolas Bouchaud, avec lesquels je rêvais de travailler. Une «pièce existentielle» qui s'adresse aux spectateurs en allant «droit au cœur», qui leur parle au creux de l'oreille, du désir, de l'amour, de l'autre, de soi, de la pesanteur des choses.

Une «pièce verticale» qui creuse à partir de la surface de l'anecdote pour s'ouvrir jusqu'à ce que les trois protagonistes se fassent porte-parole d'une condition humaine, désirante et douloureuse, en lutte pour conquérir une liberté, pour respirer plus large, pour être auteur de sa vie.

Une pièce qui me permet de revenir aux sources de l'histoire de la mise en scène (André Antoine, Lugné-Poe) en la mettant à l'épreuve de sa pratique contemporaine. Partant de l'histoire des deux premières mises en scène de la pièce, entre naturalisme et symbolisme, y faire entrer tous ces autres arts que la scène attire à elle aujourd'hui.

Nous avons créé le spectacle en Avignon, l'été dernier.

Nous le reprenons aujourd'hui, le 3 avril 2012.

Joie des retrouvailles, comme si c'était hier.

Juliette a tourné deux films, Nicolas sort de six mois de tournée avec *La Loi du marcheur*, Bénédicte n'a pas arrêté de jouer. De mon côté, j'ai entamé ma prochaine aventure avec l'écrivain Eric Reinhardt et je travaille à un projet pour la direction d'une maison de théâtre.

On se raconte tout ça.

Comme souvent avec ces trois-là, on rit beaucoup et on parle, on parle comme si nous devions combler cette séparation de huit mois.

On parle de la reprise, des modifications qu'on aimerait apporter, des endroits laissés en friche sur lesquels on aimerait revenir, qu'on aimerait creuser.

Une pièce qui me permet de revenir aux sources de l'histoire de la mise en scène

On parle des enjeux.

Ils commencent à lire la pièce.

Je les arrête au bout de quelques pages, c'est «du réchauffé», ils reprennent des traces anciennes, des intonations, ils ne sont pas là.

Ils reprennent.

Ils s'arrêtent une heure quarante-cinq et cinquante pages après.

C'est époustouflant.

Nous sommes exactement là où nous devons recommencer à travailler. Ils sont libres, joueurs, étonnantes, bouleversantes. C'est de là qu'il faut repartir.

La pièce est incroyable, et là comme jamais, les personnages, l'histoire et bien plus... Comme la possibilité d'une méditation sur l'altérité, sur l'amour, d'une intimité et d'une profondeur incroyables.

Ils sont éblouissants de liberté, d'intensité et de vitalité.

Ils semblent improviser avec les mots de Strindberg, comme s'ils réécrivaient la pièce avec les mots de la pièce.

Ils sont accordés, ensemble, avec leurs différences.

Je me souviens, il y a un an, quand nous avons entamé les répétitions.

J'étais face à trois personnalités qui ne parlaient pas la même langue. Ils se dévisageaient, se jaugeaient, pris entre le désir de plonger dans l'aventure, le désir de s'approcher de l'autre, et dans le même temps dans un mouvement inverse, l'envie de le sortir de son terrain pour l'attirer à soi.

Toute la beauté du théâtre était réunie dans cette rencontre entre ces trois monstres.

Toute la difficulté du théâtre et de la relation à l'autre était là : réunir ceux qui sont pris dans des visions, des rapports, des ressentis différents, dont le metteur en scène a l'intuition et qui s'inventent dans le travail de répétition.

Ils ne parlaient pas la même langue, il a

fallu créer du dialogue.

La mise en scène, c'est ça aussi – surtout ?

Trouver une langue commune pour offrir un moment de vie, à travers la pièce de Strindberg, pour créer ce que je cherche face à une œuvre : un moment qui produise une déflagration propre au plaisir de spectateur de théâtre et qui rende amoureux de cet art.

Et quelquefois, rarement, mais c'est pour cela que j'y retourne, un moment d'incandescence, suspendu, «une grâce». Aujourd'hui, je les retrouve et les difficultés pour trouver l'accord semblent s'être évanouies.

Je suis face à eux qui parlent la même langue et font corps et voix commune.

Le temps a fait son ouvrage et je pense que rien ne remplace cette durée de maturation qui fait souvent que les reprises sont plus belles et heureuses que les créations.

Les tensions, les crispations, les peurs se sont évanouies ; demeure la confiance que donne l'expérience des représentations passées. Ce qui s'est éprouvé ensemble avec le public soir après soir se dépose pour former des fondations solides.

Je pense en les regardant qu'il n'y a rien de plus beau que de travailler à fabriquer le théâtre.

On parle de ce qui vient de se passer. Nous avions ressenti cela à un moment dans les répétitions, en février 2011.

Ce temps où nous voulions trouver une nature de jeu, simple et brute, directe, le

fameux «comme si c'était vos paroles», un travail d'appropriation du texte sur le mode de la vraisemblance, du trouble, «Les mots sont de qui ? Strindberg ? Bouchaud ? Binoche ? Cerutti ?».

À l'époque, nous parlions de Cassavetes et d'improvisation.

Nous parlions de Kristian Lupa et de son «ça pue le théâtre !». Nous mettions en commun nos expériences de vie, sans nous soucier d'être impudiques, nous étions dans la nécessité d'un partage.

Les tensions, les crispations, les peurs se sont évanouies ; demeure la confiance

En juin dernier, le mouvement du travail, le partage du temps de répétition pour le film de Nicolas Klotz, les soucis de son de dernière minute, nous ont sans doute fait perdre un peu de vue cette direction.

Nous avions d'autres choses à penser, et puis il fallait faire tenir la pièce, le rythme d'ensemble... Quelque chose de cette liberté de jeu s'était un peu éloignée au profit de la recherche d'un ensemble plus «assuré» pour entamer le travail devant le public.

C'était évidemment imperceptible, y compris pour moi ; ces «éloignements» procèdent toujours par micro-glissemens.

Le spectacle a bien débuté en Avignon, nous avons pu nous séparer après trois semaines de jeu, contents de cette

première tranche du travail.

Le théâtre prend du temps, comme toutes les choses importantes, l'art ne peut s'affranchir de la durée, de la succession des expériences et de la collection de ce que l'on éprouve, pendant les répétitions mais aussi pendant les représentations. Un spectacle est vivant, il bouge et grandit.

Aujourd'hui, en les écoutant lire, je comprends ce que nous avons laissé sur le bord de la route malgré nous.

Nous le comprenons tous.

Chance de la reprise, nous allons pouvoir nous donner de nouveaux enjeux, chercher encore, prendre encore plus de risques.

Nous parlons des rythmes, de la façon dont la parole organise l'agencement des temporalités du spectacle.

Je parle à nouveau du temps, du fait que la pièce est une fausse continuité. J'ai introduit des ellipses pour signifier cette discontinuité.

Nous parlons d'introduire des silences dans les flots de paroles, et là on commence à s'approcher de choses qui me passionnent.

Et si la parole n'était là que pour faire exister le silence ?

Non pas «arrêter de parler» mais «commencer un silence», le créer, et le finir avec la reprise de la parole.

Le sens se poursuivrait dans les silences qui ouvrent sur les profondeurs.

On parle musique, musique pour la voix parlée et corps parlants, je jubile.

Nous reparlons de l'espace et je me

rends compte que le travail a sédimenté. Ils ont envie d'aller plus loin dans le travail avec ce *white cube* qui vient de la scénographie des arts plastiques, ils sentent ce que cet espace propose comme ouverture vers la performance et un autre rapport à l'image et à l'exposition du corps. Ils parlent de ce qu'ils ont envie de tenter.

Je me dis que le comédien contemporain est un athlète de très haut niveau, capable d'être éloquent et de transmettre une pensée ou une émotion, non seulement en usant de son corps et de sa voix, mais aussi par son intelligence à comprendre qu'une vitre dont on s'approche peut être bouleversante, que c'est elle alors qui devient le protagoniste pour un instant, de même pour une bouteille, un murs éclairé, un son.

Tous les arts viennent se représenter sur la scène, je jubile.

Il nous reste quelques jours avant la première de la reprise en tournée, à Reims. Mon travail maintenant est de les amener devant le public en continuant à creuser dans cette direction. Je vais modifier, tailler, transformer ce qui doit l'être pour les accompagner et mettre en avant la «qualité» singulière du jeu autour duquel nous nous sommes retrouvés.

Frédéric Fisbach







© Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon

«Si ma tragédie semble triste...»

Dans ce drame je n'ai pas voulu faire quelque chose de nouveau – cela est impossible. J'ai seulement cherché à moderniser la forme selon les exigences que j'imagine être celles des hommes de notre époque vis-à-vis de l'art du théâtre. À cette fin j'ai choisi, ou je me suis laissé capter par un thème que l'on peut considérer comme éloigné des querelles partisanes actuelles, puisque les problèmes concernant les classes sociales montantes et déclinantes, le supérieur et l'inférieur, le Bien et le Mal, l'homme et la femme sont, ont été et resteront d'un intérêt permanent. J'ai découvert ce thème dans la vie, tel qu'on me l'a rapporté il y a quelques années ; l'événement m'a fait une forte impression et il m'a semblé convenir à une tragédie, car il est toujours d'un effet tragique d'assister à la perte d'un individu favorisé par le sort, et surtout à l'extinction d'une lignée. Mais des temps viendront peut-être où nous serons si développés, si éclairés que nous pourrons contempler avec indifférence le spectacle brutal, cynique et impitoyable que nous offre la vie, puisque nous aurons laissé derrière nous ces mécanismes intellectuels inférieurs et peu fiables qu'on appelle sentiments, lesquels deviendront superflus et néfastes au fur et à mesure que se développera notre faculté de jugement. Si l'héroïne éveille notre pitié, c'est uniquement à cause de notre faiblesse, qui nous fait craindre d'être frappés par le même sort. Mais un

spectateur particulièrement sensible ne se contentera peut-être pas de cette pitié, et l'homme qui a foi en l'avenir exigera peut-être quelques propositions concrètes pour l'éradication du mal ; autrement dit : un commencement de programme. Mais d'une part il n'existe pas de mal absolu, car la chute d'une lignée est une chance pour une autre lignée, qui pourra s'élever, et l'alternance d'ascensions et de déclins constitue un des plus grands agréments de la vie, puisque le bonheur se trouve dans leur

La vie n'est pas d'une idiotie mathématique

mise en rapport. Et à l'homme de programmes, qui voudrait abolir la fâcheuse tendance du rapace à dévorer la colombe et du pou à dévorer le rapace, je poserai une question : pourquoi les empêcher ? La vie n'est pas d'une idiotie mathématique telle que seuls les gros mangent les petits ; il arrive aussi que l'abeille tue le lion, ou le rende fou tout au moins. Si ma tragédie semble triste à la multitude, c'est la faute à la multitude. Quand nous serons aussi forts que les hommes de la première révolution française, nous éprouverons du plaisir et de la joie à voir la forêt domaniale débarrassée de ses vieux arbres pourris qui ont trop long-

temps empêché les autres de pousser et d'accomplir leur cycle de vie. Nous éprouverons de la satisfaction, comme lorsque nous voyons enfin mourir un malade incurable !

On a récemment reproché à ma tragédie *Père* d'être trop triste, comme si on pouvait demander à une tragédie d'être gaie. On réclame avec insistance la joie de vivre et les directeurs de théâtre réquisi-

Mais il se pourrait que la cause soit partout, ou nulle part

tionnent des farces, comme si la joie de vivre consistait à être imbécile et à faire le portrait d'hommes atteints de la danse de Saint-Guy ou de crétinisme. Personnellement, je vois la joie de vivre dans les combats durs et cruels de la vie et mon plaisir consiste à apprendre et à découvrir. C'est pourquoi j'ai choisi un cas inhabituel mais instructif ; en un mot, une exception. Mais une grande exception, et qui confirme la règle, ce qui ne manquera pas de blesser ceux qui ai-

ment le banal. Ce qui blessera également les esprits simples, c'est que mon action ne découle pas d'un seul motif et que le point de vue n'est pas unique. Chaque événement de la vie – et cela est une découverte assez récente ! – est généralement le produit de toute une série de motifs plus ou moins occultes, mais le spectateur a toujours tendance à choisir celui qui, selon son entendement, paraît le plus facile à comprendre, ou le plus intéressant selon ses propres facultés de jugement. On commet un suicide. Mauvaises affaires ! dira le bourgeois. – Amours malheureux ! diront les femmes. – Maladie physique ! dira le malade. – Espoirs brisés ! dira le naufragé. Mais il se pourrait que la cause soit partout, ou nulle part, et que le défunt ait caché son motif profond en mettant en avant un autre, qui le ferait apparaître sous un meilleur jour dans le souvenir des gens !

August Strindberg (extrait de sa préface à *Mademoiselle Julie*, trad. T. Sinding, Circé, 2006, pp. 8-10)

Projection et rencontre
> Samedi 2 juin à 14h

Projection du film *Mademoiselle Julie* de Nicolas Klotz, suivie d'une discussion *Cinéma/théâtre, faux frères ou vrais amis ?*, animée par Jean-Michel Frodon, journaliste, en présence de Juliette Binoche, Frédéric Fisbach et Nicolas Klotz.

> Cinéma Nouvel Odéon – 6, rue de l'École de Médecine / 01 46 33 43 71
Tarifs 9,50€ / 7€ pour les abonnés de l'Odéon

Cercles / Fictions

une création théâtrale de Joël Pommerat

avec Jacob Ahrend, Saadia Bentaïeb, Agnès Berthon, Gilbert Beugniot, Serge Larivière, Frédéric Laurent, Ruth Olaizola, Dominique Tack

du mardi au samedi à 20h,
le dimanche à 15h, relâche le lundi
Tarifs : de 6€ à 28€ (série unique)



AIRFRANCE / Le Monde / Inter

Cercles / Fictions, qui remporta en 2010 le Molière des Compagnies, forme avec *Ma chambre froide* une sorte de diptyque : dans ces deux œuvres, Pommerat aborde pour la première fois un espace circulaire. Mais les cercles de *Cercles* ne désignent pas seulement l'arène où surgissent les visions orchestrées par l'auteur. Ils définissent aussi des groupes de personnages qui sont comme des pierres vives jetées dans l'eau profonde du temps. Cer-

taines scènes sont très proches l'une de l'autre ; d'autres sont séparées par plusieurs siècles. L'imprévisibilité est absolue. À chaque fois que le noir se fait, impossible de savoir sur quel cercle les projecteurs vont se rallumer. Et pourtant, dans ce puzzle d'histoires que l'Histoire emporte, des liens ténus se tissent peu à peu d'un temps à l'autre, comme si les époques venues se recueillent au sein d'un même présent dialoguaient entre elles à leur insu...

Ma chambre froide

une création théâtrale de Joël Pommerat

avec Jacob Ahrend, Saadia Bentaïeb, Agnès Berthon, Lionel Codino, Ruth Olaizola, Serge Larivière, Frédéric Laurent, Marie Piemontese, Dominique Tack

du mardi au samedi à 20h,
le dimanche à 15h, relâche le lundi
Tarifs : de 6€ à 28€ (série unique)



Rockupables / AIRFRANCE / Le Monde / Inter

7 – 24 juin 2012
Ateliers Berthier 17e

Pour sa première création comme artiste associé à l'Odéon, Pommerat a imaginé un étonnant feuilleton qui réserve une large place au rire. Exploitée sans vergogne, jamais Estelle ne se plaint – pas même de Blocq, pourtant détesté de tous. Elle est en effet certaine : seules les idées du patron sont mauvaises, et s'il pouvait voir en quoi il se trompe, il serait transformé... L'art avec lequel Pommerat entrelace les fils de son récit, aiguisant l'un par l'autre sus-

pense et humanité, lui a valu en 2011 le Molière de l'Auteur francophone vivant et (pour la deuxième année consécutive) le Molière des Compagnies.

«On a frissonné et jubilé. La corrida était belle et bonne, riche de secrets sur l'infini des choses et des hommes.»

Fabienne Pascaud, *Télérama*,
12 mars 2011

Lundi 21 mai à 20h30 / Concert

Monty Alexander, 50 ans de carrière

Soirée d'ouverture du 12^e Festival Jazz à Saint-Germain-des-Prés

Avec Monty Alexander piano, Hassan Shakur contrebasse, Obed Calvaire batterie, et des artistes invités.

Le Festival Jazz à Saint-Germain-des-Prés Paris est soutenu par la Fondation BNP Paribas, la Mairie de Paris, la Mairie du 6^e, le Conseil Régional d'Île-de-France, la Sacem, l'Adami et la Spedidam.

► Théâtre de l'Odéon – *Grande salle* / Tarifs de 32€ – 24€ – 14€ – 10€ (séries 1, 2, 3, 4)

Cycle Samedi 9 juin à 15h / Rencontre et lecture

Les Philosophes amoureux par Raphaël Enthoven : Rousseau et les Confessions

Les confessions amoureuses de Jean-Jacques Rousseau

Avec Raymond Trousson, auteur de *Jean-Jacques Rousseau* (Tallandier 1988) et d'un *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau* (Honoré Champion 1996), lecture par Georges Claisse.

En coproduction avec France Culture. En partenariat avec Courrier international.

► Théâtre de l'Odéon – *Grande salle* / Tarif unique 5€

Cycle Mardi 12 juin à 18h30 / Lecture et rencontre

Pourquoi aimez-vous ?

Crime et châtiment de Fédor Dostoïevski

Par Jean-Philippe Toussaint, animé par Daniel Loayza.

En partenariat avec les éditions Flammarion et Eveনে.

► Théâtre de l'Odéon – *Salon Roger Blin* / Tarif unique 5€

Vendredi 15 juin à 16h, 17h30 et 19h / Théâtre d'intervention

Les Études. C'est bien, c'est mal.

Compagnie du Zieu dans les bleus

Avec Julien Bonnet, Laurence Claoué, Mitsou Doudeau, Cédric Michel, Florian Onnéin, Conchita Paz.

Conception Nathalie Garraud et Olivier Saccomano.

Scénographie et costumes Jeff Garraud, Sarah Leterrier et Sabrina Noiraux, vidéo Camille Béquié

Avec le soutien des Fondations Edmond de Rothschild.

► Théâtre de l'Odéon – *Salon Roger Blin* / Tarif unique 5€ / Réservation lesetudes@theatre-odeon.fr

Samedi 16 juin à 15h / Restitution d'ateliers d'écriture et de jeu

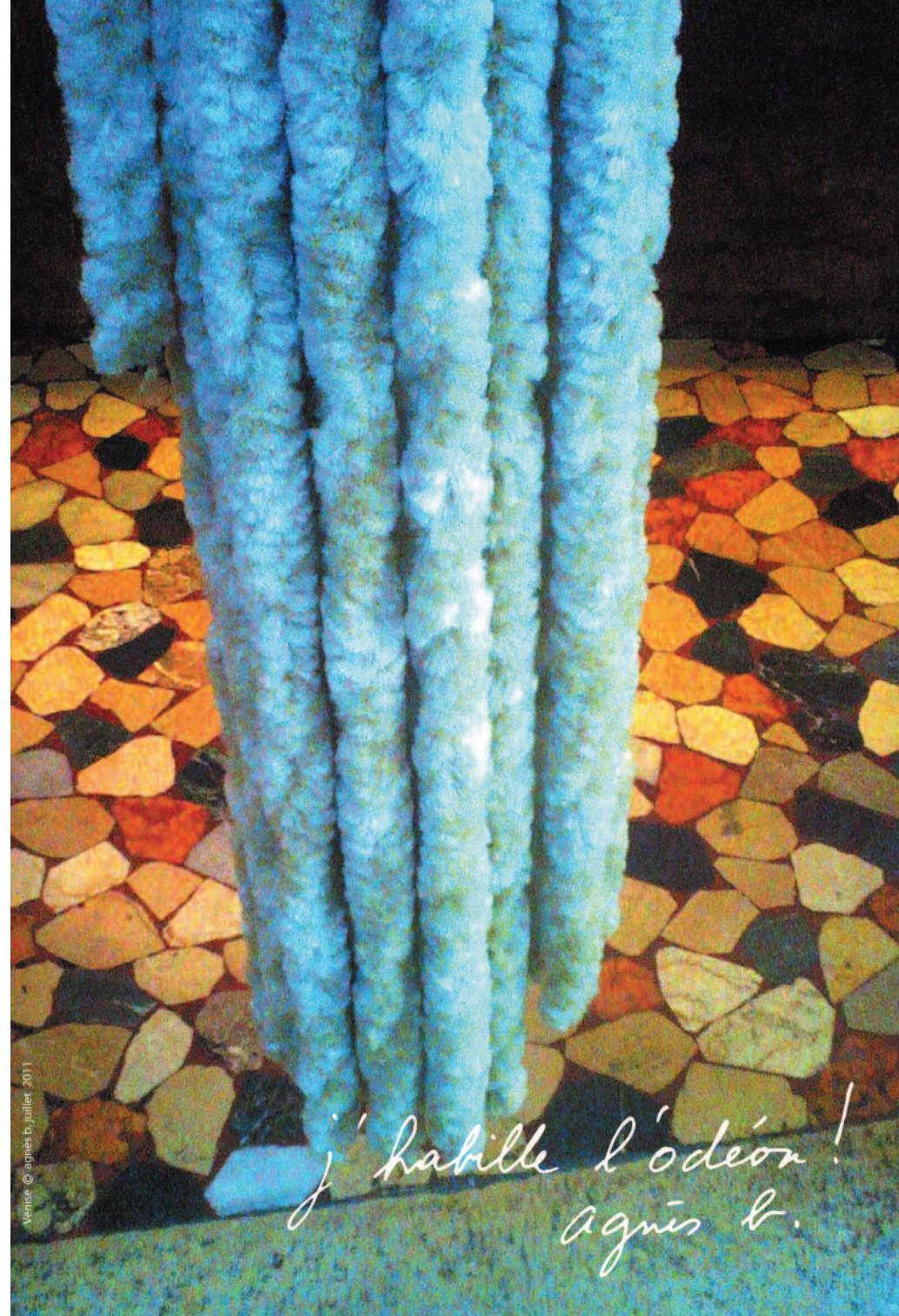
Cours toujours...

De la diversité des langages à une parole commune

Atelier artistique animé par Sérigne M'Baye Gueye / Disiz.

Manifestation organisée dans le cadre du dispositif Action Accueil et Rescolarisation mis en place par la Mission Générale d'Insertion du Rectorat de Paris. Avec le soutien des Fondations Edmond de Rothschild.

► Théâtre de l'Odéon – *Salon Roger Blin* / Entrée libre sur réservation rpoodeon@theatre-odeon.fr



11-12



roméo et juliette le chagrin des ogres no 83 [comment expliquer des tableaux à un lièvre mort]

de William Shakespeare / mise en scène Olivier Py

21 septembre – 29 octobre / Odéon 6

de & mise en scène Fabrice Murgia

6 – 15 octobre / Berthier 17

de & mise en scène Titi Ojasoo & Ene-Liis Semper

4 – 10 novembre / Odéon 6

de & mise en scène Joël Pommerat

5 novembre – 25 décembre / Berthier 17

d'après Tennessee Williams / mise en scène Krzysztof Warlikowski

25 novembre – 17 décembre / Odéon 6

d'après Alexandre Dumas fils / mise en scène Frank Castorf

7 janvier – 4 février / Odéon 6

de Hanoch Levin / mise en scène Laurent Brethome

19 – 28 janvier / Berthier 17

job bloed & rozen [sang & roses]

de Tom Lanoye / mise en scène Guy Cassiers

8 – 12 février / Odéon 6

prométhée enchaîné die sonne

d'Eschyle / mise en scène Olivier Py

14 – 19 février / Berthier 17

de & mise en scène Olivier Py

7 – 14 mars / Odéon 6

[le soleil] la casa de la fuerza

de & mise en scène Angélica Liddell

23 – 28 mars / Odéon 6

[la maison de la force] der

menschenfeind [le misanthrope]

de Molière / mise en scène Ivo van Hove

27 mars – 1^{er} avril / Berthier 17

maß für maß [mesure pour mesure]

de William Shakespeare / mise en scène Thomas Ostermeier

4 – 14 avril / Odéon 6

impatience mademoiselle julie

d'August Strindberg / mise en scène Frédéric Fischbach

18 mai – 24 juin / Odéon 6

cercles/fictions ma chambre froide

de & mise en scène Joël Pommerat

23 mai – 3 juin / Berthier 17

Mademoiselle Julie © Christophe Reynaud de Lago Festival d'Avignon / graphisme : © ekman+ / Licences d'exploitation de spectacles 103936 et 103947